

Politiquement incorrect

Enfin un spectacle qui oblige le spectateur à regarder/à affronter les sensibilités multiculturelles. Ce spectacle pousse la contradiction Arabo-Flamande à l'outrance. D'un point de vue nouveau/rafraîchissant, trois marocains obligent le public à regarder dans un miroir. *Le lion flamand* leur est craché à la gueule.

Mais ce spectacle est également un drame de ménage nouveau style. Il s'agit d'une famille qui se décompose, mais qui essaie avec acharnement de garder les liens. Trois hommes, des frères ou des demi-frères, tentent à tout prix de s'accrocher dans un monde hostile.

La tension entre eux est à couper au couteau, elle monte encore à l'arrivée de la petite amie d'un d'entre eux.

La suite est un mélange de machisme et d'agression, mais également d'une poésie traître. Les hommes s'attaquent l'un à l'autre et une danse de séduction innocente se termine en viol collectif.

Une femme et un homme dansent sur les baffles pendant que les deux autres expriment leurs frustrations.

Ce spectacle est plus qu'une tranche de vie sans engagement, c'est une esquisse d'une situation inspirée de la vie à St Josse, avec une application plus large.

C'est un spectacle dans lequel les comédiens se mettent à nu (s'exposent). Ils cherchent, avec acharnement, de l'affection, ce qui contraste douloureusement avec la lutte verbale pour le pouvoir.

La nana, qui porte l'enfant d'un d'entre eux, est à la fois repoussée et humiliée et à la fois tendrement approchée. Les relations entre eux sont aussi compliquées que le problème d'une capitale multiculturelle. Les coups envers l'identité flamande et la frustration dévorante évoluent parallèlement.

Dans ce spectacle, il n'y a pas de place pour trop d'auto compassion ou pour *la couleur locale* tentante. Ce spectacle est créé par les comédiens eux-mêmes, inspiré d'une vague arabe, bruxelloise et musicale. Un spectacle qui, de temps à autre, fait apparaître un rêve.

Tellement incorrect, tellement intéressant, ce spectacle devient du théâtre politiquement correct.

Elke Van Campenhout
01 août 2002 – De Standaard

Le bon, la brute et le fils de pute

Des Maghrébins jouent pour raconter le racisme, sans cacher leurs faiblesses.

(...) la Galafronie a bien ciblé l'adolescence avec un « 41 rue de la Limite » pertinent et percutant. Revisitant le thème du racisme à travers trois maghrébins, issus de « l'université libre de St-Josse et de Schaerbeek », le « 41 rue de la Limite » est l'adresse de l'appartement de trois frères vivant dans la promiscuité. L'un est bon, l'autre est brute, le troisième est fils de pute. « *Tu parles d'une famille !* » dira l'un d'eux. L'un est intello, avec short, Marcel et chaussettes blanches ; l'autre est homo look rasta ; le troisième, casquette « Maes pils » est violent et toujours à la limite. On y dénonce les préjugés toujours bien présents des Belgo-belges, les gifles reçues au cours d'une journée qui avait bien commencé, la difficulté d'une blondasse amoureuse d'un « macaque » - nom utilisé en Flandre pour les nord-africains, les défauts des Maghrébins, ou des hommes tout simplement, histoire de ne pas tomber dans le manichéisme. On sait qu'on se répète mais que faire quand l'autre se répète dans cesse ? On y pointe du doigt la montée de l'extrême droite en Flandre. On reçoit surtout avec respect les propos des acteurs-auteurs, Zouhair Ben Chikha, Hosni Zahri et Mourade Zeguendi auxquels les metteurs en scène, Rosa Gasquet et Ruud Gielens ont choisi de donner la parole sur un rythme saccadé, des musiques laissant exploser la violence et des « ta gueule » récurrents.

Laurence Bertels
21 août 2002 – La Libre Culture

Du pouvoir de l'imagination

Si l'on ne peut plus rêver en scène, où pourra-t-on le faire, hormis dans son lit ? Bille en tête, les Rencontres de Huy proposaient, une série de spectacles que l'on pourrait réunir par une même ambition : montrer aux jeunes la puissance de l'imagination, ce sème qui permet de sortir de sa condition. Utopie ? Pourquoi pas. La démarche donne en tout cas des résultats concrets.

L'exemple le plus frappant, qui vient de remuer les tripes des Rencontres, est assurément « 41 rue de la Limite », proposé par la Galafronie. Comme on le lira ci-dessous, ce projet sans concession ouvre une brèche dans le mur qui sépare encore nos communautés – toutes nos communautés, francophones, néerlandophones, maghrébines, etc. Le résultat n'a rien d'un manifeste : il constitue un vrai moment de rire et d'émotion, soutenu par une tchatche directe et efficace. (...)

De saisissants glandeurs

(...) à Huy, où il est souvent question de tolérance (jeunesse oblige), on pouvait croire qu'allaient tomber, pour de vrai, des barrières et clichés.

Cette année, « 41 rue de la Limite » continue à les é mousser. Soutenus par la Galafronie, Mourade Zeguendi, Zouhair Ben Chikha, Hosni Zahri et Nadia Juncker ont composé un univers à la fois réaliste et poétique, fraternel et surprenant. Venu en droite ligne de leur désir de prendre la parole, de faire du théâtre, d'arrêter de dresser des murs entre les gens. Dans la commune bruxelloise de Saint-Josse, tout a pourtant commencé... en glandant : *on voulait faire « Les glandeurs », raconter nos observations, représenter le quartier*, explique Mourade Zeguendi. *On ne voulait pas trop imaginer de choses, on préférerait que notre génération dise ce qu'elle a vraiment à dire.*

Les comédiens sont aussi les auteurs, avec un sens de la tchatche, de la répartie et de la surprise qui nous secoue. Pas de clichés dans leurs mots, parce que le texte ne se veut pas une leçon : *On a voulu réunir une série de points de vue différents, aussi différents que les personnages*, poursuit Mourade. *Il n'y a pas de message ni de morale déterminés. C'est ce qui fait tout le prix d'un spectacle*

nuancé et sensible, portant bien les traces de la détermination de l'équipe, même si la route fut longue.

Pour Mourade, la découverte de la scène date de 1998, aux ateliers du Théâtre Océan Nord, à Schaerbeek : *Je participais comme ça, je n'ai pas été convaincu de suite*, avoue ce jeune homme qui est en train de faire du théâtre son métier. En 1999, il est choisi lors de l'audition pour le spectacle « Tous les Marocains ne sont pas des voleurs », écrit et mis en scène par Arne Sierens. Une pièce où il se lie d'amitié avec Zouhair Ben Chikha et Didier de Neck, respectivement acteur et metteur en scène pour la Galafronie.

La connexion était faite. Peu après, Mourade et Zouhair avouent à Didier leur envie de créer un spectacle. La Galafronie s'engage, forte d'un credo : *Je crois à la rencontre entre les gens*, avoue Didier de Neck. *Je crois qu'il n'y a pas toujours besoin de se comprendre totalement pour travailler ensemble : cela maintient un mystère qui fait avancer !*

A l'image de Bruxelles, sa ville de résidence, la Galafronie veut donc mêler ces êtres étranges que sont les Wallons, les Flamands, les Turcs, les Maghrébins... *Ce n'est pas une mission*, s'exclame Didier. *Nous sommes de simples citoyens, de simples particuliers qui décident de travailler ensemble*. Ruud Gielens, le metteur en scène néerlandophone du quatuor ajoute : *Ma tâche était d'être là, d'aider les acteurs à dire ce qu'ils avaient à dire*. Quant à Rosa Gasquet, qui a aidé au jeu, elle confie : *J'aime comment ils parlent, j'ai toujours essayé de respecter leur écriture*.

La Galafronie nous a donné une liberté incroyable, elle nous a fait confiance, conclut Mourade Zeguendi. *C'est la première fois que j'ai ressenti que quelqu'un me faisait confiance*.

L'imagination ne mène donc pas qu'à l'abstraction. Et « 41 rue de la Limite » devrait tourner dès la saison prochaine, creusant des brèches et fendant les cœurs.

Laurent Ancion
22 août 2002 – Le Soir

Jeunes d'origine belge ou immigrée reflètent des malaises de société dans « 41 rue de la Limite » Tranches de vies

(...) Le mélange de tranche de vie brute et sa transposition scénique nous met en présence de cette faune urbaine que la télé ne montre que délinquante, toxicomane, antisécuritaire.

L'image de société qui transparait à travers une succession d'histoires est celle d'un débousolage sur fond de peurs accumulées : peur de l'autre, de soi, de l'avenir, de l'erreur, des refus, de se dévoiler, d'être incompris, d'être trompé ou de se tromper. Résultat, des comportements de paradoxes et d'indécision.

Les personnages, avec une identique sincérité, passent instantanément de tendresse à agressivité, d'aveu à provocation, de sérieux à futilité, de faille émotive à carapace macho, d'intégration à rejet, du blessé au blessant.

Ils sont là, confrontés à la culture occidentale et à celle de leurs racines, à leur spontanéité, à leur conditionnement par la techno ou les clips étasuniens, aux valeurs transmises et la consommation immédiate. La vie se passe dans l'instantané, le réflexe, le défi permanent.

Les questions posées par ce spectacle se résument à cette interrogation sans réponse : comment agir pour comprendre les jeunes et pour être compris d'eux à l'école, dans la rue, dans la communauté ?

Michel Voiturier
23 août 2002 – Vers l'Avenir

Pionnière du théâtre jeune public, « La Galafronie » poursuit depuis longtemps une vraie politique de compagnie. Elle le prouve une fois de plus avec un « 41 rue de la Limite » particulièrement percutant, une vraie justesse de ton et un beau jeu d'acteurs venus de la rue. Dans un 10 mètres carrés, trois frères, « le bon, la brute et le fils de pute » - « tu parles d'une famille ! »-, socquettes blanches, casquette Maes pils ou look rasta, intello, violent ou homo, revisitent le racisme. Ce sont en effet les acteurs, Zouhair Ben Chikha, Hosni Zarhi, Mourade Zeguendi, habitant de Saint-Josse et Schaerbeek qui ont écrit les textes mis en scène par Rosa Gasquet et Ruud Gielens. Ils y montrent leurs propres faiblesses, passent du rôle de victime à celui de bourreau, savent qu'ils se répètent. Mais « l'autre » ne se répète-t-il pas ? Manifestation apolitique contre l'intolérance, hip hop et musiques saccadées pour lâcher la violence, scènes de la vie quotidienne et de ses dérapages, difficulté de s'aimer d'une culture à l'autre, montée de l'extrême droite en Flandre et fierté d'être « belge né ici » nous baladent ou nous malmènent d'un diaporama à l'autre. Le pari est osé, le spectacle entier, le théâtre bien servi avec d'intéressantes nouveautés dans le jeu des corps dans le rythme, le propos et la démarche qui a permis aux premiers concernés de se mettre en scène. En prémices à ce coup de poing, « Niet alle Marokkanen zijn dieven » de et mis en scène par Arne Sierens.

Laurence Bertels
18 septembre 2002 – La Libre Belgique

Une modeste pièce de St-Josse ou Schaerbeek. Trois maghrébins y vivent ou s'y rencontrent. Ils nous disent leur vécu, leur mal de vivre, les clichés et les caricatures dont ils sont l'objet de la part des Belges et, inversement, leurs propres clichés apparaissent, surtout à l'entrée de Nadia, enfant en souffrance elle aussi. Musique, danse, gestuelle, mimiques et dialogues se succèdent pour assurer la force d'un impact à ces bouts de vie et les lier en un spectacle que l'on reçoit comme une pierre. Des personnages sans prénoms ; si « l'hôte » paraît généreux, si « l'intello » lance un appel (« Parlez-moi), le troisième n'a pour seul langage que l'insulte et la violence. Toujours, il entraîne dans le conflit : les chaises et les tables volent... On cherche en vain une issue ; si peu de tendresse, pas un petit tremplin d'amour pour sauter hors de la cage. Quand l'un d'eux veut acheter une cigarette, cela donnera lieu à une dispute, encore, et même Nadia fume ostensiblement sans même songer à offrir. On sort de la salle avec cette pierre rugueuse, grossière non seulement par le langage mais surtout par les aspérités blessantes de la surface sans même être sûr que des caresses pourront un jour les adoucir. Un spectacle qui, visiblement, veut créer le malaise et y réussit.

Philippe Mathy
18 septembre 2002 – Le Ligeur

Les enfants se sont envolés du nid, pour louer ensemble un appartement et construire leur vie. Dans la cuisine des trois frères, c'est pas la joie : on s'invective, on se chamaille, on s'aime aussi, sans se le dire vraiment. Dans la salle, on rit, on suit, on s'étonne... Le Théâtre de Galafronie nous propose un épatant morceau de vie, plein de tchatche et d'énergie, composé par Zouhair Ben Chicka, Nadia Juncker, Hosni Zahri et Mourade Zeguendi, qui ont puisé dans leur quotidien et trouvé quelques perles. Un spectacle qui évoque aussi sans détour le choc entre les cultures et qui est lui-même un exemple séduisant de rencontres par-delà nos vieilles barrières.

Laurent Ancion
25 septembre 2002 – Le Soir